

Auxeméry
Failles/traces

poésie



Flammarion

Auxeméry

Failles/traces

P O É S I E

Il aura fallu à Auxeméry un long détour en Afrique – où il passe l'essentiel des années 1970 – pour se résoudre à la fatalité du travail poétique. Au cours de ce séjour africain la découverte de cette méthode propre à l'oubli de soi qu'est la traduction va le remettre sur des pistes qu'il pensait avoir désertées. Le mouvement ira dès lors en s'amplifiant, selon deux axes étroitement liés : l'écriture de son « œuvre propre » s'avérant indissociable du travail traducteur mené en parallèle.

Comme *Parafe* (1994) et *Codex* (2001) précédemment parus dans la collection Poésie/Flammarion, *Failles/traces* fait alterner plusieurs séquences poétiques composées ces dernières années – parmi lesquelles on retiendra particulièrement le *Retable* adressé à Rachel Blau DuPlessis – et la réinscription de quelques textes plus anciens, que le temps seul pouvait conduire à leur terme. Mais le travail d'Auxeméry a toujours été *d'un seul bloc* : ses divers ouvrages n'en forment qu'un, où la matière du réel et la chair des mots tissent leur lent et fructueux dialogue. Et si depuis *Les animaux industriels* (2007) la méditation paraît plus amère, face à l'effondrement du siècle, ce nouvel ensemble n'en continue pas moins d'opposer à la vanité du travail des hommes la beauté fugace de leurs gestes, l'élan rigoureux de leurs rêves, la grandeur parfois des signes qu'ils ont su tracer.

Couverture :
Stèle de Copán, Guatemala

Flammarion

Collection Poésie/Flammarion
dirigée par Yves di Manno

FAILLES / *traces*

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

- Distances, et c'est*. H.C., Dakar, 1979.
L'abolition de l'esclavage, Le Lumen, 1980.
Le centre de gravité, Bedou, 1984.
le feu l'ombre, Bedou, 1987.
Parafè, Flammarion, 1994.
es-tu..., Tétras-Lyre, 1997 (avec une image de Michel Barzin).
Codex, Flammarion, 2001.
Les Aphorismes du pire, Le Taillis Pré, 2004.
Les Animaux industriels, Flammarion, 2007.
Mingus, méditations, Estepa éditions, 2011.
PHAISTOS, texte français et traduction anglaise de Nathaniel Tarn, kokopelli éditions, 2014.

RÉCIT

- Les Actes d'Hélène*, Ulysse Fin de Siècle, 2000.

TRADUCTIONS

- Charles Olson : *Au travers de l'espace et du temps*, H.C., Thiviers, 1984.
Charles Reznikoff : *Holocauste*, Bedou, 1987.
Charles Olson : *Maximus amant du monde*, Ulysse Fin de Siècle, 1989.
Ezra Pound : *Femmes de Trachis* et *Poèmes tirés de l'Anthologie confucéenne*, in *Je rassemble les membres d'Osiris*, Tristram, 1989.
H. D. (Hilda Doolittle) : *Le jardin près de la mer*, Orphée/ La Différence, 1992.
H. D. : *Fin du tourment*, suivi du *Livre de Hilda* par Ezra Pound, La Différence, 1992.
H. D. : *Hélène en Égypte*, La Différence, 1992.
Robert Creeley : *Échos*, Format Américain/Un bureau sur l'Atlantique, 1995.
Charles Reznikoff : *Holocauste* (extraits, pour le Théâtre National de la Colline, en collaboration avec Claude Régy), Espaces 34, 1997.
Clayton Eshleman : *Hadès en manganèse*, L'Extrême Contemporain, Belin, 1998.
Catulle : *Catullus, petit chien*, Tristram, 1999.
Kenneth Koch : *Changements d'adresses*, L'Extrême Contemporain, Belin, 2002.
William Carlos Williams : *Korè aux enfers*, Virgile éditeur, préface d'Yves di Manno, 2003.
Charles Olson : *Les Martins-Pêcheurs, et autres textes*, Ulysse Fin de Siècle, Virgile éditeur, 2005.
Charles Reznikoff : *Holocauste* (réédition), Prétexte, 2007.
Nathaniel Tarn : *Chamans et prêtres au Guatemala dans la région du lac Atitlán (Scandales dans la Maison des Oiseaux)*, L'Harmattan, 2007.
Charles Olson, *Les Poèmes de Maximus*, Éditions de la Nerthe, 2009.
Clayton Eshleman, *Eternity at Domme/L'éternité à Domme*, Estepa Editions, 2010.
Walt Whitman, *Perspectives démocratiques*, L'Extrême contemporain, Belin, 2011.
Nathaniel Tarn, *Sur les fleuves de la forêt*, Vif Editions, 2012.
Ezra Pound, *Quelques lettres*, in *Les Cantos*, Flammarion, coll. « Mille&une pages », 2013.
Rachel Blau DuPlessis, *Brouillons*, Série américaine, éditions Corti, 2013.
Charles Olson, *La vraie vie d'Arthur Rimbaud*, Librairie Olympique, 2017.

AUXEMÉRY

FAILLES / *traces*

FLAMMARION

© Éditions Flammarion, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-0814-1556-0

Imprimé en France

Efface tes traces

BRECHT

Délinéations

I

ta langue fuit

ta langue floue

ta langue floue te fuit

ta langue floue te floue

le garrot scelle ce qui doit, & ne peut

souffle à gratte-glotte, corps contraint

ta langue s'oublie

ta langue est obstruée

ligature	ta langue fuit	confusion	& indécise
nœud	ta langue s'échappe,	factice	embarras
toute tension	ta langue se faufile,	lâche	pose, artifice

tu es parvenu au terme	île inquiète de ton retour
tu n'y lis que tumeurs & rancœurs	prétentions
on ne t'y reconnaît plus	les chiens seuls te reniflent

tu ne parles plus aux oiseaux de mer ta langue sombre

à nettoyer les recoins de ce qui fut ton domaine
tu vas te croiser absent à toi-même de multiples calques

de toi prospèrent sur ce désert il te faut révoquer ces clones &
tu vas larder ces fâcheux ta langue fera flèche elle te fuit
pourtant & mots sont poisons toute saveur
exclue ta langue est floue & tu sombres si tu demeures

illusion flèche, ta langue de défiant

floue, ta langue, en vérité ton île
est un cachot

un ciel ouvert te réclame son dû

II

sors, & repars

reprends

quand ta flèche aura percé leur chair
quand ces prétendants auront expiré

lave-toi du sang de leurs corps morts
irrigue les pierres sèches des autels, & fuis

écarte les servantes aux gestes de recluses, & pars
ensevelis le très fidèle animal qui seul te salua, oublie

ta reine aura redit sa constance, & son ennui
accorde-lui sa nuit de franche noce, & plie
ton désir à ce qu'il aura toujours été, lire le réel à l'infini

faims & soifs épuisées, retour accompli, devoirs achevés

étranger à jamais

tu auras vérifié que tu ne règues plus
tu ne seras plus que *personne* en vérité –

relis donc tes portulans, pour mémoire & ironie

déchire biffe écarte

tu ne peux plus respirer cette cendre

il te faut des icebergs & des lames, des courants

des palmes & des forêts aussi, des bêtes vives

des fleuves & des déserts encore, des soleils crus

une malaria tenace & des engelures tout l'attirail
d'une farce à parfaire –

*un poème est un pari sur la perfection du monde
toute l'absurdité de vivre s'y noie, & accomplit*

III

cette vie fait ses cercles –

& ta ligne cependant
vise l'expansion

ta vérité, ton corps

affronté aux dieux du dehors

hors des clos

hors de l'étranglement

hors de l'*étroit* de cette île où se survivre –

& nettoie ce résidu de toi dans le bain de ses propres ankyloses,
barbare au-dedans, instruit des dieux adverses par ennui ou par désir –

cette vie fait ses cercles –

& sortir des cercles
revient à partir mourir

en toute vérité de ton corps

parmi les langues de l'ailleurs

vocables à extriquer

casemates de mots à réduire

& assimiler

parlers & jargons gelés dans les confins, patois crus

idiomes suffoqués par le vent des savanes, argots de miséreux

& devance la dépouille, soigne la future carcasse, bégaie
la joie de l'échappée, barbare comme on ne sait plus l'être –

cette vie fait ses cercles –

& appareille,

décale, ne sursois plus
âme visible de ton corps invente
une neuve patience
relâche suspens halte d'avant
départ vers l'absence dans la célérité du monde
& visage enfin respirable, voix désormais audible écho
sous le masque de bois friable, ivoire ou corne
toute lâcheté tarie, toute souillure consommée

IV

à l'aplomb –

la taille haut-tenue

la charpente, équilibre et toupet

squelette armé, dispos

sur l'étendue –

arpenter, fixer les angles

épuiser, marche large, ampleur du pas

saisir l'instant, provoquer l'embellie :

il s'agira de tenir l'approche
à l'assaut de ce paysage inédit

où tu ne seras plus que visiteur
en quête de certitudes sans autre vérité

sensible que cerner
en ses lignes de force

le lieu où s'effacer, se fondre
sans plus de nom, & affirmer

s'affirmer réplique vers l'avant, vers le plus-que-soi

le dérisoire, l'infime qu'on ne sera jamais qu'à l'abandon

ah, se laver des torpeurs dans le bain de longs siècles de massacres

devenir gratitude, âme grande en perdition, boire la lie &

agripper le vent de l'advenu, sombrer

Au vieil homme

regard du déjà loin...

regard du déjà-loin, regard oblique
œil lâche du mourant

sur ce lit dépeuplé de son propre corps, déjà

regard lent, très lent
de la lenteur du *partir*

lent de la lenteur de l'abandon,
lent, dérisoirement nonchalant, très lent
d'un long dépôt de lenteur patiente & aguerrie

à peine accusation, à peine même abandon
& reproche à peine, & comme une excuse

– parce qu'il faut s'éloigner
dans la politesse des usages,

délaisser ce corps absent déjà de soi

qui joue déjà l'air de la transparence

& s'excuse presque de devenir imperceptible

& n'attend rien

& pense déjà sa non-pensée

– lorsque les arbres encore accrochaient la lumière
lorsque cette fenêtre pouvait s'ouvrir sans que s'engouffre

l'haleine chaude du juillet, ses crocs de chien
attendant sur le bord de la rivière sourde que

le soleil veuille bien se voiler

& ce regard se clore

& ce souffle se résoudre

– lorsque les arbres murmuraient

réel glisse, lignes filent...

réel glisse, lignes filent

– aux confins, on est bien aux confins

on va sombrer là-bas – peut-être, sûrement

râle, souffle gras, suc de poitrine
prise entre rhumatisme & prophétie

& la pensée va se faire chose ardente avant
de filtrer ses derniers feux –

réel glisse, ombre gagne,
arbre perd
sa consistance d'arbre dans le paysage,
arbre fait son fantôme –

& une sorte de silence vient *déposer*
dans le rare, dans l'insigne, le confondant

ce silence sans silence, en vérité

ce murmure d'un *rien*, qui dialogue avec des soupirs
ou des rires qui s'étouffent ou se forcent

– ivrognerie savante entre
délire & présage entre
blague & parfaite confusion

silence synonyme de retour

à l'indéterminé des êtres

à ce qui de l'obscur

mange dans

le cœur

de l'être –

on va en effet poser sur sa tête le bonnet de peau de chien

on va en effet respirer ce souffle neuf des asphodèles

on est poitrine offerte à l'obscur, on tutoie déjà les ombres vraies

toute la neige s'en est trouvée...

toute la neige s'en est trouvée absorbée
par la lumière,
toute la neige a bu, absorbé
sa propre substance dans celle de la lumière

la neige a recouvert les choses comme un buvard

& la parole même, la possible parole
qui voudrait parler de neige & de légèreté

la parole s'est enneigée,

– syllabes
ont subi désaffection totale de leur sens,

mots
se sont refusés à venir s'échouer dans ce repli,

sur cette langue où le sable
des nuits sans sommeil, ou la neige, obstrue toute intelligible
expectoration

toute
régurgitation de discernement réfléchi, de volonté même de clarté

– neige
couvre disparition de neige

effacement du manteau de lumière

& respire là-dessous

disparue de soi rêvant d'un réel

loin de loin

neige
si proche cependant
si légère cependant

épaisse
&
sans poids

en balance entre
fut & sera

parmi l'interminé, l'indéfini, le flou de l'instant

toute raison, toute raison...

toute raison, toute raison – la lâcheté

de si peu d'écho, de réverbération,
si peu
d'images sonores en retour, réfléchissant
& confortant
toute cette aptitude à,
ce remuement de –

cette longue glissade des mots vers
leurs certitudes essentielles, leurs rendez-vous
de longue date fixés, & décisifs

assises où se jugent
les actes des vies vécues,

où peurs & convictions
hasardent leur équilibre

où la déesse-plume pèse

poids de conscience & faix de substance

*mâchoire de l'alligator
à droite
museau du chien noir
à gauche*

avec ce massif de mots

inscrits sur la carte où signes & lignes

déterminent à jamais le plan des paysages –

là, votre regard s'est porté & votre bouche, enfin

a ingéré les nourritures

– oh, votre fatigue

bienheureuse, enfin

surprise,

devenue délassément pérenne :

vos narines respirent goulûment l'air ingrat des éternités, alors

& à jamais



LIGNES DE FAILLE

ta lassitude, Hermès...

ta lassitude, Hermès

cette fatigue d'après-boire, tête sonnée
avec ces bruits de vent dans des branches mortes

toute la crânerie déglinguée, & plus aucun goût
pour les acrobaties des sophistes & des artistes

le fourneau ne veut plus tutoyer la cornue

le feu qui fume sous la jupe de chiffon des pythies
c'est bien le pet de nonne de pitoyables prophéties

Hermès, fourvoyeur & baladin, ta lassitude, tes ornières

va-t-en cracher au ruisseau la glaire de tes calculs

tes pompes, tes voyages entre rive obscure & rive claire
va nous en chercher le débours, qu'on se paie, qu'on se saoule encore

avant la grande crevaison, celle qui rit énormément, – qu'on prenne
de l'avance sur le foutoir énorme des effondrements & des noyades

pauvre arpète de désastre, lâche-nous tes humeurs & tes épanchements

que la machine coule, que le frein sue l'huile & rompe, que les ficelles
tombées des cintres étranglent le polichinelle, & que le râle soit bref

& la vertèbre friable & le poids du pantin infime, anodin, négligeable

établir des relevés, voilà...

établir des relevés, voilà

& délimiter l'aire où se sont fixés
telle allure, telle émotion, tel infime
ou peu frivole arroi des sens ou de l'esprit

tout ce qui d'une vie dépose ou manifeste

& façonne ce qui doit en être lu,

cerné, coché, coté –

décalque exact
de ses altérités
de ses identités

sur une carte sans contour
autrement défini, mais précise
quant aux points de nécessité
sur le parcours de ses pas,

de sa présence soluble
dans le temps & l'espace

& lorsque ce travail de patience aura été accompli –
donner libre cours à l'oubli, mais un oubli très long
de ces gestes, sincères ou fallacieux, ou graves ou futiles,
& vides ou magnifiques, & généreux ou besogneux

& de là tenir pour véridiques
cette impermanence, cet insouci de soi –

N° d'édition : L.01ELJN000781.N001
Dépôt légal : octobre 2017.